

La pratique de la lutte traditionnelle en milieu rural au Sénégal : Un patrimoine d'intégration sociale

Dr Ousmane BA²⁶

Résumé

La lutte a toujours occupé une place de choix dans les sociétés humaines. En effet, toutes les informations connues aujourd'hui sur la lutte traditionnelle africaine sont obtenues par le circuit de transmission orale, par les griots, chargés de transmettre l'histoire des tribus et par les anciens. Dans le monde rural, la lutte permet de voir des rencontres amicales entre villages voisins. Car, elle est une école de formation pour les personnes issues des localités communautaires. Dans la société Joola par exemple, la lutte reste, à côté de l'initiation, un facteur déterminant de l'insertion du jeune adolescent dans la vie sociale. Il y découvre la stratification de la société, les limites de la hiérarchie, les différences fondamentales entre les cercles des hommes et des femmes. La lutte est donc le reflet d'une société dans son organisation. Les fonctions sociales de la lutte peuvent être précisées selon cinq axes : rapports entre le lutteur et son entourage ; rapports entre la lutte et la parenté ; rapports entre la lutte et l'amitié ; les anciens et la lutte; la contribution de la lutte au rapprochement des peuples. Dans cette communication, nous voulons montrer que la lutte traditionnelle constitue un patrimoine culturel qui a pour vocation la socialisation des individus. Autrement dit, elle s'impose presque partout comme un moyen de valorisation de l'honneur à travers le culte de la bravoure et confère à ses champions de village ou de contrée, un important capital social à sauvegarder.

Mots clés : Lutte / Culture / Socialisation / Intégration / Sport

Introduction

La lutte a toujours occupé une place de choix dans les sociétés humaines. En effet, toutes les informations connues aujourd'hui sur la lutte traditionnelle africaine sont obtenues par le circuit de transmission orale, par les griots, chargés de transmettre l'histoire des tribus et par les anciens. Dans le monde rural, la lutte permet de voir des rencontres amicales entre villages voisins. Car, elle est une école de formation pour les personnes issues des localités communautaires. Dans la société « Joola²⁷ » par exemple, la lutte reste, à côté de l'initiation, un facteur déterminant de l'insertion du jeune adolescent dans la vie sociale. Il y découvre la stratification de la société, les limites de la hiérarchie, les différences fondamentales entre les cercles des hommes et des femmes. La lutte est donc le reflet d'une société dans son organisation. Les fonctions sociales de la lutte peuvent être précisées selon cinq axes : Rapports entre le lutteur et son entourage ; rapports entre la lutte et la parenté ; rapports entre la lutte et l'amitié ; les anciens et la lutte; la contribution de la lutte au rapprochement des peuples. Dans ce travail de recherche, nous voulons montrer que la lutte traditionnelle constitue un patrimoine culturel qui a pour vocation la socialisation des individus. Autrement dit, elle s'impose presque partout comme un moyen de

²⁶ Sociologue, Enseignant-chercheur, Institut National Supérieur de l'Éducation Populaire et du Sport, INSEPS-UCAD

²⁷ C'est une ethnie qui se trouve au Sud du Sénégal c'est-à-dire la Casamance.

valorisation de l'honneur à travers le culte de la bravoure et confère à ses champions de village ou de contrée, un important capital social à sauvegarder.

Remarque :

L'introduction est une répétition identique du résumé.

Méthodologie de recherche

Pour mieux saisir la problématique de notre travail de recherche, nous avons eu recours à des méthodes qualitatives d'observation, de description et surtout d'analyse documentaire. Il nous a paru nécessaire de décrire les différentes composantes de la lutte traditionnelle en mettant le focus sur les ethnies « Joola » et « Sérère ». L'analyse documentaire a consisté, dans un premier temps, à la collecte des documents relatifs à notre sujet en question et/ou des thèmes voisins au plan international et national.

Élucidation des concepts de recherche

Le sport

Le sport a été défini par Georges Magnane comme « *une activité de loisir dont la dominante est l'effort physique participant à la fois du jeu et du travail, pratiquée de façon compétitive, comportant des règlements et des institutions spécifiques, et susceptibles de se transformer en activité professionnelle*²⁸ ».

D'un point de vue marxiste révolutionnaire, « *le sport est un ensemble de pratiques sociales institutionnalisées, et régies par le principe de rendement, l'entraînement, la compétition et la sélection* ». Pour Michel Bouet²⁹, la signification du sport est celle que celui qui le pratique lui donne.

Le Baron Pierre de Coubertin³⁰, quant à lui, définit le sport comme étant « *un culte volontaire et habituel de l'effort musculaire intensif appuyé sur le désir de progrès pouvant aller jusqu'au risque. Il doit être pratiqué avec ardeur, je dirai même avec violence. Le sport, ce n'est pas l'exercice physique bon pour tous à condition d'être sage et modéré; le sport est le plaisir des forts, ou de ceux qui veulent devenir* ».

Le sociologue Pierre Parleras³¹ pense que le sport est « *l'ensemble des situations motrices codifiées sous forme de compétitions et institutionnalisées* ». Pour lui, « *le sport est avant tout une situation motrice (ce critère éliminant les jeux non moteurs tels que les échecs par exemple); cette tâche motrice est assujettie à des règles définissant une compétition (traits rejetant les activités libres et improvisées); en fin, et c'est là que gît une grande part de son identité sociologique, le sport est un fait institutionnel (trait excluant l'immense cohorte des jeux non reconnus par les instances officielles)* ». Il résume son analyse en disant que : le sport représente donc la motricité ludique et compétitive approuvée par l'institution. Parmi l'ensemble des jeux sportifs, les sports ont pour dénominateur commun le fait d'avoir été élus et consacrés par les instances officielles. Ce trait distinctif de la nature sociologique différencie le sport du non sport dont les jeux qui sont dits traditionnels par opposition à ceux dits institutionnels.

La Lutte

Si les sources orales nous ont permis de connaître quelques faits marquants de notre histoire, il n'en demeure pas moins qu'elles souffrent souvent d'un manque réel de précision ou de référence. Dès lors, en tentant d'approfondir nos connaissances concernant l'histoire africaine,

²⁸ MAGNANE Georges., 1964. Sociologie du sport. Paris, Gallimard, 192 p.

²⁹ BOUET Michel, *Signification du sport*, Harmattan, 1995, 370 pages.

³⁰ DE COUBERTIN Pierre *La gymnastique utilitaire : sauvetage - défense - locomotion*, Paris, [Felix Alcan](#), 1905

³¹ PARLEBAS Pierre, *Éléments de sociologie du sport*, Collection Sociologies, PUF, Paris, 1986, 256 pages.

nous nous heurtons à un manque presque total de documents écrits dans bien des domaines, telle la lutte traditionnelle qui est l'objet de notre étude. Dans toutes les sociétés africaines, la lutte outre qu'elle servait de moyen pour régler des conflits entre rois par lutteurs interposés, était pratiquée sous forme de jeu récréatif disaient les anciens. La lutte était une école de formation pour tous les jeunes garçons, et à travers elle les adultes mesuraient leur courage, leur volonté de vaincre et leur esprit d'abnégation.

Tout ce que nous savons de la lutte traditionnelle africaine en général nous est conté par les anciens qui ont constitué notre unique champ d'investigation. Aujourd'hui, le brassage culturel que connaît le monde contemporain ne suffit plus pour donner à la tradition orale tout le crédit qu'elle mérite. Certains intellectuels s'accordent encore à minimiser les sources orales en matière d'histoire. Tout ce qui n'est pas traduit sous forme de document écrit étant considéré sans fondement. Dès lors, il importe à tout jeune Africain, en fonction de son degré d'intellectualisation, de mettre en valeur les mœurs et les coutumes de la société traditionnelle africaine en essayant de fixer l'oralité en voie de disparition faute de traditionalistes valables. C'est pourquoi nous allons tenter de parler à travers ce document la lutte traditionnelle « Joola » dans son aspect social, moral, culturel et technique à travers la Casamance région du sud du Sénégal où ce peuple constitue vraisemblablement la moitié de la population.

La lutte traditionnelle, longtemps considérée comme notre sport national, mérite qu'une attention particulière lui soit accordée. Ce faisant, convaincus de la légitimité de la décision des autorités gouvernementales à faire connaître davantage aux Sénégalais leur patrimoine culturel, nous avons jugé utile d'apporter notre contribution à cet effort de sensibilisations, de vulgarisation et mieux de revalorisation de la lutte traditionnelle sénégalaise. Cet effort s'inscrit d'ailleurs dans un mouvement général : celui de la mise en valeur de tous les aspects traditionnels du monde socioculturel africain³².

Intégration sociale

L'intégration peut-être définie comme le fait d'intérioriser les normes et valeurs d'une société humaine. Autrement dit, l'intériorisation est ce processus par lequel un individu enregistre, incorpore les valeurs et les normes sociales et acquiert ainsi les statuts et les rôles qu'il doit remplir au sein de sa société. Comme le disent Dubet et Martuccelli³³, la version « enchantée » consiste à soutenir le lien qu'il y a entre intégration et autonomie (accès à la liberté) ; la version « désenchantée » consiste à présenter l'autonomie comme une « liberté illusoire et subjective » marquée par l'aliénation idéologique. La force de cette conception réside dans les ponts qu'elle établit entre sociologie et psychologie, cette dernière par les travaux sur le développement de l'enfant ou les travaux de la psychanalyse.

Par ailleurs, l'intégration sociale est un modèle qui suspend l'établissement d'un ordre et d'une régularité du système aux accords culturels et normatifs. Autrement dit, la socialisation a pour but de réguler les comportements des individus en fonction d'un ordre social dont l'existence et le maintien sont réalisés par cette harmonisation des attentes et des capacités des acteurs. Il y a donc une correspondance entre les positions sociales et les pratiques et c'est le rôle de la sociologie de les étudier. Ce lien peut être établi, selon les théories, par l'intériorisation d'un ensemble de normes, par ce que Habermas appelle une « rationalisation du monde vécu » qui entraîne une

³²BADJI Abdou., 1982. "Luttes traditionnelles JOOLA : Études et perspectives". Mémoire maîtrise STAPS oct.82. INSEPS /Dakar.

³³ DUBET François et MARTUCELLI Danilo, *A l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Seuil, 372 pages.

argumentation de la norme, ou par « *les différentes manières dont les acteurs réarticulent leur univers personnel aux dimensions sociales*³⁴ ». La personnalité est « forgée » par la société.

La Culture

La culture est une notion polysémique. De plus, si l'on envisage de s'intéresser aux formes que peut prendre la culture on se trouve face à une diversité étonnante. Par exemple la culture japonaise a un objectif, un idéal particulier, qui s'incarne dans ses préceptes élémentaires, fondamentaux, que sont les 7 principes de l'art du zen : asymétrie, simplicité, essence, naturel, subtilité, liberté et sérénité. Ainsi, dans la culture zen japonaise, l'intensité va émaner de la simplicité, du peu, voir du rien. Cet exemple tranche radicalement d'avec d'autres cultures comme, par exemple, les cultures africaines, pour lesquelles l'abondance est centrale, abondance des personnes, de l'être ensemble, mais aussi abondance des lumières, des décorations, des ornements, par exemple les plumes, la pratique de la scarification, du tatouage ou encore du perçage, qui tranchent d'avec la culture japonaise de façon radicale.

Cela pour dire que la culture sous-entend comme une évidence la diversité, et point n'est besoin de recourir à des exemples aussi lointains pour le réaliser, la culture englobe des réalités très différentes, à l'image des cultures japonaises et africaines, mais également des pratiques culturelles françaises. Le mot culture est particulièrement chargé de sens dans notre civilisation et englobe des notions et concepts très divers tels que « l'exception culturelle française », « la culture politique », « la culture d'entreprise », « le multiculturalisme », etc. En fait le mot culture est l'objet d'une utilisation extrêmement fréquente en occident, ceci s'expliquant par différents éléments : le déclin de la notion de civilisation fait préférer actuellement l'usage du terme culture (à l'inverse de ce qui a pu se passer en France entre les 18e et 20e siècles), mais aussi le fait que la culture est un concept occidental ainsi que par le fait que la notion de culture nous sert à réfléchir la question de la cohésion sociale (et celle de ce Durkheim appelait l'anomie, c'est-à-dire la perte du lien social) face à une tendance forte se développant en occident : l'individualisme. Le terme de culture est donc suremployé, avec le risque de le voir perdre en signification du fait d'emplois trop répétés et trop divers. La culture est donc une notion à aborder avec une grande prudence et en s'informant sur son sens. La notion de culture reste pourtant intéressante pour penser de nombreuses questions propres aux sociétés contemporaines, elle traverse en effet le champ social et se révèle omniprésente au niveau des représentations. La notion de culture est donc importante et doit être prise en compte, bien qu'elle ne soit pas suffisante pour effectuer une description exhaustive d'une réalité. Ainsi, et paradoxalement, comme le souligne Edgar Morin (in), « *la notion de culture est sans doute en science sociale la moins définie de toutes les notions ; tantôt elle englobe tout le phénomène humain pour s'opposer à la nature, tantôt elle est le résidu où se rassemble tout ce qui n'est ni politique, ni économique, ni religieux*³⁵ ».

Par ailleurs, parler de la culture suppose quelque part de la mettre en rapport avec la civilisation. Civilisation évoque d'abord « *l'affinement des attitudes, le développement de la politesse, l'adoucissement des mœurs : la civilisation est un acte tendant à rendre l'homme et la société plus polisés, plus civilisés. Mais rapidement, le sens du mot évolue et civilisation en vient à désigner également le mouvement collectif et originel qui fit sortir l'humanité de la barbarie puis – de l'action au résultat – l'état de la société civilisée*³⁶ ». On le voit,

³⁴ BOUDON Raymond., L'inégalité des chances. La mobilité des chances dans les sociétés industrielles, Paris, Armand Colin, 1973.

³⁵ MORIN Edgard, in Encyclopaedia Universalis, Vol.14, 1989, p.677.

³⁶ BENETON Philippe, *Histoire de mots : culture et civilisation*, Paris, Presses de la FNSP, 1975, p.33.

l'usage est devenu ici essentiellement intrasocial. C'est dans ce sens que la définition de Guy Rocher reste sans doute l'une des plus pertinentes pour le sociologue : la culture est « *un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte*³⁷ ».

Dans la réponse à ces problèmes, l'œuvre de Pierre Bourdieu³⁸ tient une place particulière. Dans l'analyse de l'acte créateur, le modèle du « champ » permet, tout en reconnaissant au créateur une position centrale, de replacer celui-ci dans l'ensemble des interactions (offre/demande) que les autres agents (public, critiques, diffuseurs) développent entre eux. La création culturelle ne peut plus alors être posée dans un vide social, mais doit être saisie comme un moment dans les relations, souvent conflictuelles, que les agents du champ entretiennent entre eux. De même, l'hypothèse d'un accès indifférencié de tous à toute la culture ne résiste pas à l'analyse statistique des comportements. La pratique du musée, du concert, du théâtre, de la lecture, l'amour de l'art divise le public plus qu'il ne le rassemble. Initiés et non-initiés ne se recrutent pas de la même manière selon leur origine sociale, et la pratique culturelle se révèle fortement liée à la stratification sociale.

La Lutte traditionnelle africaine : Un patrimoine culturel à sauvegarder

La lutte dans la société traditionnelle est une activité culturelle globale, expression naturelle d'une communauté ethnique, tribale ou classique. Elle fait appel à un ensemble de réalités caractéristiques d'un groupe social donné : réalités sociales, culturelles, techniques, ethniques et morales.

Réalités sociales : Lutter dans la société traditionnelle, c'était manifester la vitalité d'un groupe, en polarisant toutes ses forces autour d'un personnage qui en est le représentant. Il y avait dès lors, identification du groupe à son lutteur et par conséquent référence constante de ce dernier à son groupe. Ainsi donc, nous avons :

- Relation lutteur-champion et son groupe ou sa communauté : Le lutteur puisait sa force dans le groupe qui, à sa manière, participait au combat que menait son champion. C'est connu qu'un champion qui se coupe de son groupe perd une part de sa force.
- La société d'âge : Elle représente les jeunes du même âge. C'est au sein de ce groupe d'âge qu'on peut mesurer la force d'un lutteur sur les autres. « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ».
- Le rôle de la mère, de la sœur et des « savants » qui se sentaient mobilisés plus particulièrement pour protéger leurs fils et assurer sa victoire. On luttait en endossant le pagne de la sœur, envoyé et donné par la mère, autant de symboles du « gonflement et du ressourcement » moral et physique.

Réalités culturelles : La lutte sèrère c'est aussi une littérature, des rites, une fête.

Le chant de lutte est un rythme qui est fonction du rythme du lutteur et du groupe participant, lent, silencieux, rapide, saccadé, enflammant, il est ponctué par les différents tambours. Il est histoire, référence, encouragement, enseignement, conseil et redynamisation, parlant directement au lutteur, mais aussi à tous les participants. « Les poitrines hurlent quand un grand lutteur terrasse, allons-y il fait déjà nuit ! » ou encore « Je suis un habitué des arènes, mais je ne

³⁷ ROCHER GUY, *Introduction à la Sociologie générale*, t-1 : L'action sociale, Paris, Seuil, 1968, p.111.

³⁸ BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minituit, 1979.

parcourrai pas les contrées à chercher des talismans, ma force me suffit ». Si tu vas à Joal, mon fils, arrête-toi dans le quartier que je connais, car j'ai très peu de parents et d'amis à tel endroit ».

La lutte c'est également des symboles et de rites. C'est un drame joué, fait d'objets, de gestes, de personnages, issus de la culture vécue du groupe. Dans ce drame que vit le public, s'engage un dialogue entre le visible et l'invisible, propre à protéger, à défendre, à neutraliser, à prendre le dessus. Ainsi s'entrechoquent les cornes, les plumes, les bouts de pagne, les miroirs, les couleurs, les odeurs, les eaux purificatrices, les gestes, etc.

La lutte est donc fête, divertissement, lié au rythme des saisons. Après les durs labeurs, il faut récolter, la belle moisson, et les tambours, les chants accompagnent les jeunes valeureux, de quartier en quartier, de village en village. Ainsi, se connaissent les jeunes d'une même génération ainsi se retrouvent et se retissent les parentés disséminées à travers toute une région.

Réalités techniques : La lutte c'est aussi une technique par la danse, le chant et la lutte même.

Il y a des techniques de danse au moment où l'on provoque, au moment où on lutte et après avoir terrassé. De la même façon, il existe un style et une structure propre aux chants de lutte (rythmes et symboles ou archétypes). Il en est de même des tambours.

Enfin, il existe une réglementation tacite. On ne fait pas ce que l'on veut dans la lutte Sérère, car il existe une sorte d'autoréglementation du groupe et du lutteur. L'arbitre tel qu'il se présente aujourd'hui n'existait pas.

Réalités morales et ethniques : La lutte traditionnelle Sérère est une école d'enseignement et d'éducation des acteurs et du public. Dans cet enclos, les vertus sont convoquées et elles appellent chaque participant à s'en orner et en s'en armer. On y apprend autant de vertus auxquelles ont fait appel pour se ressourcer, se redynamiser. L'éducation passe aussi par les paroles des vieux et des aînés, par l'autodiscipline. En bref, la lutte traditionnelle est une école d'éducation humaine pour un groupe, une communauté. Elle recèle des valeurs à conserver. La lutte est aussi une défense du groupe et drame du groupe. Il faut éviter qu'elle emmène les individus à s'enfermer dans un système clos au lieu de s'ouvrir à d'autres communautés, départementales, régionales, nationales³⁹.

Signification de la lutte traditionnelle chez les « Joola » en Casamance

Vue sur son aspect de sport moderne, la lutte est un sport de combat comme le Judo et le Karaté. Mais dans la société traditionnelle africaine en générale et « Joola » en particulier, la lutte signifie autre chose que le simple combat entre deux (2) individus. Elle signifie :

- D'abord la disponibilité des populations : en effet, après les durs labeurs, les « Joola » s'adonnent à la lutte pour oublier les pénibles moments passés sous le soleil ou sous les pluies de l'hivernage.
- Mais aussi la paix ; c'est la joie de vivre ; c'est la réjouissance avec l'abondance des récoltes.
- Et également le conflit. Car, de la lutte, peuvent éclater des querelles intestines entre deux (2) groupes.
- Et enfin, la fécondité d'un peuple, sa santé, mais surtout l'expression de la maturité d'une jeunesse porteuse des espoirs de toute une communauté⁴⁰.

A travers la lutte, plusieurs messages sont véhiculés la communion et la fraternité sont les principales. La lutte reste incontestablement un sport de combat. Mais un combat qui s'inscrit dans les limites du respect de l'autre. Elle est aussi formation de l'homme intégral. A travers la

³⁹ Ndiaye Théodore, Réflexion sur la lutte traditionnelle Sérère, colloque sur la lutte Sérère, INSEPS, 1980.

⁴⁰ BADJI Abdou., 1982."Luttes traditionnelles JOOLA : Études et perspectives". Mémoire maîtrise STAPS oct.82. INSEPS /Dakar.

confrontation, on éduque l'individu sur tous les plans : physique, intellectuel, psychoaffectif, moral et culturel.

Fonctions sociales de la lutte

En Casamance, comme dans plusieurs sociétés secrètes africaines, l'initiation est le plus haut degré d'affirmation de l'homme. Ainsi, chez le « Joola », elle reste jusqu'à nos jours l'éternellement fondamental d'insertion du jeune adolescent dans le clan où il aura droit à la parole. Sa voix devient consultative et délibérative.

Dans cette même société « Joola », la lutte reste, à côté de l'initiation, un facteur déterminant dans l'insertion du jeune adolescent à la vie de la société. Dans le Kassa, département d'Oussouye par exemple on ne devient homme quelle que soit la condition sociale d'origine qu'après avoir fait ses preuves comme bon cultivateur, bon chasseur, bon guerrier, bon lutteur et après avoir été initié dans le bois sacré.

Cette soumission à l'épreuve est valable pour le garçon, mais aussi pour la fille, ce qui explique la lutte des filles à l'occasion du « Humabeul » une fête de grâce consacrée fête du roi d'Oussouye. A travers la lutte, l'adolescent apprend la stratification de la société « Joola ». Il découvre les limites de la hiérarchie et les différences fondamentales entre le cercle des hommes et des femmes. Il acquiert le respect dû aux anciens et l'adoration des principes établis par le conseil. Afin, il s'initie à communier avec son environnement. Les rapports de village en village, de famille en famille, de clan en clan lui sont révélés. Il prend, dès lors, connaissance du code foncier avec toutes ses règles.

Nous notons que la lutte traditionnelle « Joola » est socialement envisagée à tous les stades, elle concerne tout le monde ; que l'on soit jeune, vieux ou femme. Le lutteur n'est pas seulement le lutteur à lui ou sa famille, mais le lutteur de toute une communauté dont il est le représentant. Celle-ci lui offre une assistance et matérielle appréciable. En retour, le lutteur doit respecter tous les membres de sa société sans distinction d'âges ni de sexes.

Les fonctions sociales de la lutte peuvent être précisées selon cinq (5) axes principaux :

- Rapport entre le lutteur et son entourage

Dans la société « Joola », l'entourage des lutteurs ne se limite pas aux adultes accompagnateurs. Il y a les sœurs, les tantes et les cousines, qui offrent le plus souvent au lutteur les peines qui servent à confectionner sa tenue de lutte. Mais aussi elles composent les chansons qu'elles lui dédient. A côté de ces femmes, nous avons les cousins, les oncles et les vieux. Ces vieux, détenteurs de la sagesse populaire sont placés au sommet de la hiérarchie sociale. Le mauvais comportement ou les mauvaises qualités morales d'un lutteur peuvent lui porter préjudice en lui faisant perdre l'estime de son entourage en général et des vieux en particulier. Élément de sollicitude de toute une communauté, le lutteur, loin d'être un individu indépendant, doit souscrire à l'usage des règles établies par la société.

Par l'exemplarité de sa discipline, il confirmera davantage l'attention portée en lui par sa société. Celle-ci l'assiste à tous les moments de sa vie. Pour sauvegarder les précieux rapports qui le lient à son entourage, le lutteur fait recours en général aux sciences occultes et à l'exercice des vertus de notre société traditionnelle qui ont essentiellement le « diom⁴¹ » et le « mougne⁴² ».

⁴¹ Un mot Wolof qui signifie courage

⁴² Un mot Wolof qui signifie Labeur

Si les rapports de village en village, de famille en famille, de clan en clan sont définis au jeune Joola lors des cérémonies d'initiation dans le bois sacré, il doit surtout en tenir compte pendant les séances de lutte (p.11).

- Rapport entre la lutte et la parenté

A tous les stades de la lutte, on ne laisse jamais s'affronter des jeunes ayant de solides liens de parenté qu'ils soient du même village ou non. L'histoire a fait que des gens issus d'une même famille peuvent se retrouver dans des quartiers ou des villages différents. La balkanisation de l'Afrique en est une des causes principales. L'exemple de la Gambie et du Sénégal est significatif. Nous savons que Gambiens et Sénégalais constituent un seul et unique peuple. Cependant, ce peuple est aujourd'hui divisé en deux (2) États indépendants et souverains à cause de la colonisation française et britannique. Donc en dépit de ces clivages géopolitiques, la lutte nous permet de découvrir l'étendue de la famille au-delà des frontières naturelles ou artificielles.

- Rapport entre la lutte et l'amitié

Chez le « Joola », les liens d'amitié ont parfois valeur de vrais liens de parenté. Il n'est pas permis à deux (2) jeunes dont les parents sont liés par une quelconque amitié de lutter, quel que soit le caractère donné à cette lutte. Cela est lié à une conception des rapports de la lutte et de la parenté d'une part et des rapports de la lutte et de l'amitié d'autre part. Ainsi, il n'est pas rare de voir un vieux surgir dans l'arène pour arrêter un combat même déjà commencé par des jeunes liés soit par la parenté soit par une amitié entre les parents. Après un tel incident, les liens déjà tissés par les parents se consolident davantage par le simple fait qu'ils ont été conscientisés au travers de la lutte.

Ces liens entre la lutte et la parenté de même que ces rapports entre la lutte et l'amitié sont très développés en milieu « Joola ». Dans les rencontres intervillages, il est tout aussi interdit à des villages liés par la parenté ou par l'amitié de lutter. Vouloir faire lutter Thiock-Essyl et Kartiack constitue un gage par exemple. La cause de ces interdits relève du fait que des histoires plus ou moins graves peuvent naître à partir d'une simple séance de lutte entraînant ainsi une effusion de sang. Ces histoires font l'objet d'une sévère condamnation de la part du Conseil des Anciens.

- Les anciens et la lutte

Chez les « Joola », la lutte n'intéresse pas uniquement les jeunes comme nous l'avons du reste souligné plus haut. Elle concerne toutes les couches sociales. Elle entre dans la vie quotidienne de la communauté villageoise. Ce qui nous incite à parler du rôle que jouent les anciens avant, pendant et après les séances de lutte.

La lutte ne se pratique pas n'importe comment et n'importe quand chez les « Joola ». En effet, dans certains sous groupes tels que le « Kassa » par exemple, les vieux se concertent et décident de faire des sacrifices aux différents génies du village. Ceci pour implorer la paix et la joie des populations avant chaque séance inaugurale. Les vieux sont aussi des conseillers dans l'organisation de la lutte. Ils donnent l'autorisation d'aller lutter avec tel ou tel village. Leur participation ne se limite pas seulement aux conseils qu'ils donnent aux jeunes lutteurs et à leurs accompagnateurs. Ils détiennent les sciences occultes dont les jeunes lutteurs ont grandement besoin pour leur protection contre les mauvais esprits et les mauvais sorts, mais aussi contre leurs carrières.

La présence des anciens dans l'organisation des séances de lutte et dans l'entretien des lutteurs est déterminante et même indispensable. Pour assurer certaines charges collectives, les vieux demandent en revanche aux jeunes de faire la toilette du village en désherbant toutes les routes

principales et tous les édifices publics. Ce qui est d'une grande importance pour toute la communauté villageoise.

Tout ce qui est dit par les anciens doit être exécuté sans discussion pour ne pas détériorer les rapports privilégiés qui existent entre les générations. Ce qui contribue au renforcement de l'unité du village. Le contraire présente d'énormes inconvénients pour les lutteurs et par conséquent pour la société dont ils sont les représentants. Socialement la lutte joue un important rôle dans la vie du jeune « Joola » et partant de toute la société.

- Contribution de la lutte au rapprochement des peuples

Tout au long de notre exposé, nous avons vu que la lutte est un facteur de rapprochement des individus. Ceci est d'autant plus vrai qu'en milieu Joola, un village peut décider après avoir consulté ses génies de faire un périple d'une ou de plusieurs semaines à travers d'autres villages avec ses plus grands champions.

Là, les lutteurs se déplacent certes pour affronter leurs homologues des autres villages, mais le plus important réside dans les échanges qu'ils effectuent avec des sociétés plus grandes. D'où les conseils et les recommandations que chaque père de famille donne à son fils :

- Ne lutte pas avec telle famille, car nous sommes issus d'un même ancêtre ;
- Ne lutte pas avec tel autre, car son père est un grand ami à moi. Notre amitié remonte à un passé très lointain. Par conséquent, présente-lui mes salutations dès ton arrivée ;
- Lutte courageusement pour honorer ton village. Mais ne fais surtout pas d'histoires ;
- Quand tu terrasses ton adversaire, danses et regagnes ton camp sans provoquer qui que ce soit. De même, quand tu es terrassé de façon régulière ou irrégulière, ne fais rien et ne dis surtout rien de déplaisant. Il faut laisser les populations faire le jugement (p.14).

Après ce périple, lutteurs et accompagnateurs doivent faire en public le compte rendu de leur tournée. Outre que la randonnée permet aux jeunes des différents villages de se connaître et de perpétuer des relations parentales, c'est l'occasion la plus indiquée pour échanger à travers les chansons de lutte leurs expériences et leurs cultures. Ce qui contribue encore à l'unité de la société « Joola ». Un périple victorieux renforce l'estime que la société a pour ses lutteurs dans la mesure où ils sont l'exemple de courage que les futurs lutteurs doivent suivre et perpétuer pour le plus grand bien de toute la communauté villageoise. Socialement donc la lutte joue un rôle non négligeable dans l'éducation du jeune « Joola ». C'est au travers de la lutte que le jeune forme son courage, son caractère et surtout sa volonté de s'exprimer et de s'affirmer en affrontant l'autre. La lutte n'est donc pas une simple pratique sportive, mais elle renferme un aspect socio-éducatif considérable, d'où son importance en milieu Joola⁴³.

Conclusion

En somme, nous pouvons noter et même constater que notre thème de réflexion est d'actualité, car touchant directement le patrimoine culturel de notre société. Lutte traditionnelle est un facteur d'éducation et d'intégration sociale qui forge et forme l'individu au travers de la socialisation. Aujourd'hui, on note une faible présence de cette lutte au plan national, car la plupart des gens ont tendance à mettre le focus sur la lutte professionnelle. A part le drapeau du Chef de l'État qu'organise le Comité national de Gestion (CNG), la lutte traditionnelle semble être absente sur les projets et programmes de politiques culturelles du pays. C'est pourquoi il urge pour le

⁴³BADJI Abdou., 1982. OP. Cit.p.15.

ministère des Sports et celui de la Culture de mettre en valeur tous les aspects positifs de la vie de la société traditionnelle sénégalaise telle que la lutte traditionnelle.

Bibliographie

- BOUDON Raymond., *L'inégalité des chances. La mobilité des chances dans les sociétés industrielles*, Paris, Armand Colin, 1973.
- BOUET Michel, *Signification du sport*, Harmattan, 1995, 370 pages.
- BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
- BADJI Abdou., 1982. "Lutttes traditionnelles JOOLA : Études et perspectives". Mémoire maîtrise STAPS oct.82. INSEPS /Dakar.
- BENETON Philippe, *Histoire de mots : culture et civilisation*, Paris, Presses de la FNSP, 1975, p.33.
- DE COUBERTIN Pierre *La gymnastique utilitaire : sauvetage - défense - locomotion*, Paris, [Felix Alcan](#), 1905.
- DUBET François et MARTUCELLI Danilo, *A l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Seuil, 372 pages.
- MAGNANE Georges., 1964. *Sociologie du sport*. Paris, Gallimard, 192 pages.
- MORIN Edgard, in *Encyclopaedia Universalis*, Vol.14, 1989, p.677.
- NDIAYE Théodore, *Réflexion sur la lutte traditionnelle Sérère*, colloque sur la lutte Sérère, INSEPS, 1980.
- PARLEBAS Pierre, *Éléments de sociologie du sport*, Collection Sociologies, PUF, Paris, 1986, 256 pages.
- ROCHER GUY, *Introduction à la Sociologie générale*, t-1 : L'action sociale, Paris, Seuil, 1968, p.111.